

BUREAUX: Rue de Valenciennes, 1.

Roubaix, Tourcoing: Trois mois... 12 f.; Six mois... 23; Un an... 44.

L'abonnement continue, sans avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX

Le Nord de la France: Trois mois... 15 f.; Six mois... 26; Un an... 52.

ANNONCES: 15 centimes la ligne. Réclames: 25 centimes. On traite au forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 29 NOVEMBRE 1870

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Lille, 28 novembre, 1870.

Nous apprenons à l'instant que la retraite de la portion du 22e corps d'armée engagée ces jours derniers devant Amiens s'est effectuée aujourd'hui dans le plus grand ordre sans être inquiétée par l'ennemi.

Nous espérons pouvoir donner demain de plus amples détails. Le moral des troupes est excellent.

Pour la Commission de la défense Le préfet du Nord. PIERRE LEGRAND.

Tours, 28 novembre, 3 heures 10 du soir.

Le ministre de l'intérieur aux préfets et aux sous-préfets.

Dans la Perche, l'ennemi semble avoir fait un mouvement analogue au nôtre. Obligé d'évacuer quelques positions extrêmes de sa droite pour masser ses forces.

On reste dans l'attente d'un engagement important.

Mézières, 28 novembre.

Effet à commissaire général à Lille. Hier a eu lieu à Rimogne un engagement.

Quatre uhlands tués, trois blessés. Pas de pertes du côté des nôtres. Rien de nouveau ici.

Pour copie conforme: Le préfet du Nord, PIERRE LEGRAND.

Arjon, 28 novembre.

Les troupes prussiennes qui investissaient Montmédy sont parties, dit-on, aujourd'hui, se dirigeant vers le département du Nord.

Stuttgart, 24 novembre.

Les principales rues de la capitale se sont pavées à l'occasion de la signature du traité d'union.

(Gazette de Cologne.)

Madrid, 27 novembre.

La commission des Cortès a été reçue avec le plus grand enthousiasme, dans toutes les villes et stations, sur toute la ligne de Madrid à Carthagène. A son arrivée dans cette dernière ville, l'ovation a été très grande. La commission s'est embarquée le 25 au soir, et hier à neuf heures du matin, la flotte a quitté Carthagène pour se rendre à Gènes.

Bucharest, 27 novembre.

La Chambre a été ouverte aujourd'hui. Le discours du trône qu'a prononcé le prince constate les bonnes relations avec la Porte et les puissances belligérantes.

Il annonce des conventions relatives à la juridiction consulaire.

Le discours annonce aussi la présentation par le gouvernement de plusieurs projets de lois, et il se termine par la déclaration que le budget pour 1871 ne présente pas de déficit.

Berlin, 28 novembre.

Officiel. — Moreuil 28. — Hier, jusqu'à l'entrée de la nuit, combat victorieux du premier corps d'armée contre l'armée ennemie du Nord qui marchait en avant.

L'ennemi, avec des forces supérieures bien armées, a été repoussé avec une perte de plusieurs milliers d'hommes contre la Somme et une position barricadée devant Amiens.

Le bataillon des marins ennemis a été écrasé par un régiment de hussards. Nos pertes sont assez importantes.

Vienne, 28 novembre.

La proposition de la Prusse de réunir une conférence a été notifiée au cabinet de Vienne comme aux autres gouvernements. On est bien disposé ici en faveur de cette proposition.

L'acceptation du gouvernement austro-hongrois dépend cependant encore de la fixation de quelques questions préliminaires.

M. de Beust est reparti pour Pesth.

Berlin, 28 novembre.

Versailles, 27. — La Fère a capitulé.

après un bombardement de 2 jours, nous avons fait 1,000 prisonniers, pris 70 canons. Dans des combats de reconnaissance devant Orléans deux brigades du 10e corps ont rencontré le 23 le 20e corps français marchant en avant. Ce corps a été chassé de Ladou Mézières, il a subi des pertes assez considérables dont 146 prisonniers. Nos pertes sont d'environ de 200 hommes.

Le 26, des compagnies ennemies ont attaqué notre 10e corps, qui a été repoussé en laissant 30 tués et prisonniers et un général.

Dijon, 27 novembre.

Une reconnaissance a été faite le 26. Il a été constaté que Garibaldi, avec son corps, était à Paques pendant la nuit; des avant-postes d'un bataillon de fantassins du 3e régiment ont été vivement attaqués par l'ennemi.

Bataillon Euger repoussa 3 attaques sur 30 pas.

Ennemi s'est enfui jetant ses bagages.

27 novembre. — Le général Werder avança 3 brigades qui atteignirent l'arrière-garde près Pasques.

L'ennemi perdit 300 à 400 tués et blessés.

Nos pertes sont environ de 50 hommes.

La bataille d'Amiens.

Une lettre particulière nous apporte des détails très-circanciés sur la bataille livrée, dimanche, aux environs d'Amiens. Ces détails ont, pour notre ville, un très-grand intérêt, puisque les mobiles Roubaixiens ont reçu, dans ce combat, le baptême du feu.

Depuis quelques jours, une série de combats d'avant-postes engagés dans les environs d'Amiens faisaient présager une bataille décisive. En effet dès le matin du dimanche, 27 courant, les armées en présence prenaient leurs positions. Les Français appuyés sur des retranchements parfaitement fortifiés avaient établi leur aile droite à Villers-Bretonneux, sur le chemin de fer d'Amiens à Reims, leur aile gauche à Boves et à Dury, villages situés, le premier au sud d'Amiens, sur la chaussée allant vers Breteuil, l'autre plus à l'est, sur la ligne d'Amiens à Clermont. Quant aux Prussiens ils avaient le centre de leur ligne de bataille sur la chaussée d'Amiens à Compiègne.

Pendant toute la journée, la lutte soutenue de part et d'autre avec acharnement, semblait se terminer à l'avantage des Français, quand, vers le soir sur deux points différents à Boves et à Villers-Bretonneux, les Prussiens paraissent tout-à-coup en nombre considérable obligèrent les Français à se replier précipitamment sur Amiens et le camp retranché.

Il n'en était pas de même, à l'aile gauche, dans la direction de Dury où les marins avec la plus grande bravoure soutinrent énergiquement le choc des armées allemandes, et conservèrent leurs positions.

D'après des renseignements certains émanant de témoins oculaires, le 8me bataillon des gardes mobiles du Nord, exclusivement composé de jeunes gens de Roubaix et de Tourcoing s'est particulièrement distingué.

Tous, officiers et soldats, ont rivalisé de sang-froid et de vaillance. On cite parmi les officiers qui ont enlevé leurs hommes avec le plus d'entrain: le capitaine Aubert, le lieutenant Firmin Lesienne de Roubaix, le capitaine Emile Destombes, le lieutenant Sasselange et le sous-lieutenant Henri Herbaut, de Tourcoing, ces deux derniers blessés pendant la lutte.

Pour compléter ces renseignements voici quelques extraits d'une lettre particulière écrite d'Amiens, dimanche à neuf heures du soir et qui nous est communiquée par un de nos concitoyens:

« Il est neuf heures du soir, la journée a été rude; en s'est bien battu à Boves; les nôtres ont repris les positions de l'ennemi et l'ont repoussé dans les bois. Nous avons pris deux canons.

« A Villers-Bretonneux, nous avons été moins heureux: les gardes mobiles ont dû battre en retraite.

« A Dury on s'y est parfaitement conduit, mais nous n'avons pas gagné un pouce de terrain. Les bois qui bordent

la route ont été incendiés par nos troupes, afin de chasser l'ennemi qui y avait établi ses positions.

« Les artilleurs de la marine ont été superbes. Ils ont beaucoup souffert ainsi que les chasseurs à pied.

« Quelques chariots de blessés viennent d'arriver; c'est navrant de voir ces jeunes gens abîmés ainsi.

Co-répondance particulière de l'Indépendance Belge.

Lyon, 24 novembre.

Les Prussiens s'avancent le long de la Saône; ils ont de fréquents engagements avec les francs-tireurs. Ils ont réoccupé Saint-Jean-de-Loire. Rien de nouveau du côté de Beaune. Les francs-tireurs qui étaient cernés à Argilly ont été dougés par les francs-tireurs de Paris (enfants perdus), qui ont éprouvé des pertes sérieuses en repoussant l'ennemi. Entre Nuits et Dijon, la contrée est écrasée de réquisitions.

Nous avons quelques nouvelles du bas pays de Bourgogne traversé par des détachements de l'armée de Metz dans ses marches vers l'Ouest et le Nord. La ville de Sens n'a pas songé à se défendre et elle a été bien punie de sa lâcheté. Elle a été mise à sac par une avant-garde, c'est le mot. Ces soldats qui venaient de loin avaient besoin de tout et ils ont tout pris. Il y aurait de bien tristes choses à raconter. Un conseiller municipal, M. Veaudoux, est mort d'épouvante. On a forcé les habitants à combler les coupures des routes.

Après le départ de cette petite colonne la population ouvrière, exaspérée du désarmement qui avait été ordonné par la municipalité avant l'arrivée de l'ennemi, a attaqué, sans armes, un petit convoi prussien, s'est enparé des conducteurs et de l'escorte et a dirigé le tout sur Joigny où il y a des troupes françaises. Le lendemain sept mille Allemands revenaient, et le général, ayant connu les faits, a promis que la ville serait indemnisée des pillages que les premiers ennemis lui avaient fait subir. Puis ce corps de sept mille hommes s'est dirigé à la hâte sur Pont-Sur-Yonne et sur Nemours.

Aucun nouvelle de Belfort. Montbéliard, qui avait été un instant dégagé par le mouvement de zouaves et de francs-tireurs réunis, a été réoccupé par l'ennemi qui s'y fortifie. Il veut, paraît-il, interrompre à tout prix les communications entre nos deux grandes places fortes de l'Est.

La seconde colonne des chasseurs volontaires du Rhône est partie hier. Ils avaient avec eux une ambulance. La garde nationale et la population leur ont fait, comme d'habitude, la conduite jusqu'à la gare, musique en tête. Vous voyez que Lyon paie largement son tribut à l'organisation des corps francs.

Plusieurs séminaristes d'Ampelpuis viennent de partir pour s'engager dans la légion de Cathelineau.

Beaucoup de gardes mobiles qui sont à Lyon ont reçu la carabine Remington.

On a communiqué au Conseil municipal la réponse écrite, faite par M. Gambetta, à la députation dont je vous ai parlé. On y remarque le passage suivant:

« Je ne puis m'empêcher de vous rappeler ici que si les dépositaires de l'autorité municipale sont justement jaloux des prérogatives de leur charge, je ne tiens pas moins fermement aux attributions du pouvoir central que les préfets, mes représentants directs, exercent dans les départements. A cet égard, il ne peut y avoir aucune différence, aucun avantage particulier à la municipalité lyonnaise, de même que le préfet du Rhône doit conserver tout son caractère.

Il y a des leçons pour tout le monde et dont on profitera sans doute.

Chose singulière, au milieu de toutes nos émotions, de toutes nos angoisses, notre travail des soirées tend à reprendre. Il est venu des demandes d'Angleterre et d'Amérique, si bien que quelques-uns de nos fabricants ont été obligés de faire revenir des ballons qui avaient été mis en sûreté en Suisse. Ils ont même remonté des métiers qui avaient été mis bas. Un quart des ouvriers des cantons ruraux sont occupés en ce moment à la fabrication des tissus unis et la fabrique des peluches, à Tarare, conserve son ancienne activité. Vienne la paix et Lyon retrouvera bientôt sa prospérité.

Deux espions français, qui avaient leur domicile au Creuzot, ont été fusillés, dimanche dernier, à Autun. Ils faisaient leur métier depuis le commencement de la guerre et le cumulaient avec celui de détresseurs de morts.

Les bruits qui avaient couru sur le passage de déserteurs badois et bavarois par la ville de Salins (Jura), ne se sont pas confirmés.

Pour répondre à certaines assertions émises dans une séance du Conseil général de la Savoie, la garde nationale de Chambéry a fait une démarche en corps auprès du préfet et lui a affirmé sa résolution unanime de défendre la république française contre tous ses ennemis. L'enthousiasme était très-grand.

On lit dans le Nord:

On attend avec anxiété les résultats de la

bataille qui ne peut tarder de s'engager sur la Loire. Le général d'Aurelles aussi bien que le prince Frédéric-Charles ne procédent qu'avec la plus grande prudence, et paraissent vouloir prendre les précautions les plus minutieuses avant de livrer ce combat peut-être décisif. Suivant que l'issue en sera heureuse pour l'armée de la Loire ou pour celle du prince Frédéric-Charles, l'armée d'investissement de Paris pourra se trouver sérieusement menacée ou elle se verra pour longtemps, sinon définitivement, débarrassée de la crainte d'être inquiétée dans ses opérations par les forces des départements.

On sent évidemment des deux côtés l'importance que le résultat de cette affaire est appelé à avoir pour la suite de la campagne et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer le retard d'une rencontre sérieuse. On cherche des deux parts à reconnaître les côtés faibles de l'adversaire avant d'en venir aux mains. Les engagements qui ont eu lieu jusqu'à présent dans les environs d'Orléans ne paraissent avoir été que des combats d'avant-postes. Le combat de Neuville (sur la ligne de Pithiviers à Orléans, signalé ce matin par une dépêche de Tours, n'a eu probablement qu'une importance relativement peu considérable en vertu des événements qui se préparent; les troupes françaises y ont obtenu l'avantage.

Un autre télégramme de Tours mentionne un mouvement de concentration opéré par le général d'Aurelles de sa gauche sur sa droite, son flanc gauche étant menacé d'être débordé par des forces ennemies de beaucoup supérieures à celles qu'il pouvait leur opposer de ce côté: la réoccupation de Châteaudun par les Allemands serait la conséquence de ce mouvement.

En revanche, l'aile gauche du prince Frédéric-Charles serait moins forte, et cette hypothèse semblerait confirmée par le succès que les Français ont remporté à Neuville; toutefois ce n'est encore qu'une hypothèse, qui semble, d'autre part, battue en brèche par les renseignements arrivés les jours précédents, et qui mentionnaient, comme on se le rappelle, de fortes concentrations de troupes allemandes sur la route de Montargis.

La troisième armée, au commandement du général Vinoy, se constitue rapidement, dit le Paris-Journal du 23. Depuis deux jours, sa cavalerie, qui occupait le donjon de Vincennes, est venue s'établir sous les hangars de l'avenue de Breteuil et du boulevard de Vaugirard.

C'est le général de Bernis qui commande la cavalerie de l'armée. On est en train de constituer son artillerie et son génie, et d'ici à quelques jours, une partie des forces d'infanterie occuperont les positions avancées, laissées jusqu'ici à la garde de la division du général Maudhuys.

Cette armée sera forte d'environ 70,000 hommes, y compris les escadrons de garde républicaine.

L'Opinion nationale du 24, donne sur les travaux de la défense d'intéressants détails.

Depuis un mois, des ouvriers terrassiers sous l'ordre de M. Emile Trélat ont poussé les approches, sous le feu de l'ennemi, jusqu'à 1,800 mètres au-delà de Vitry.

A l'exception du général Tripier, ceux qui les commandent n'appartiennent pas à l'armée. Ce sont des ingénieurs civils et des architectes.

Grâce à leurs efforts, la défense se change en offensive; car les travaux protègent la vie des soldats, qui peuvent, par une série de chemins couverts, s'avancer sous les balles sans être atteints. Et l'ennemi, assiégré à son tour, se voit forcé de reculer.

D'endroit en endroit se dressent des batteries armées de canons à longue portée. Dans la pensée du général Tripier, ces travaux doivent infailliblement arriver à percer les lignes prussiennes, sans coûter les pertes d'hommes qu'entraînerait fatalement un attaque à découvert. C'est ce qu'on appelle la guerre à coup de pioche. C'est celle que nous opposa en Crimée le général Totleben, avec tant de succès.

Ces chemins couverts relient ensemble, sur le front sud et sur celui de l'est, nos diverses redoutes et les forts, depuis celui d'Aubervilliers jusqu'à Cachan.

Le Times qui annonçait hier une sorte de défaite de l'armée allemande devant Paris, revient aujourd'hui sur sa première opinion et parle ainsi de la situation générale des armées:

« Les fortifications de Paris ont servi au but qu'elles devaient atteindre. Elles ont retardé, sinon empêché l'accomplissement des projets de l'ennemi; et après un siège de deux mois le résultat est encore assez douteux pour que l'on puisse se demander de quel côté la balance penchera finalement. »

Aujourd'hui le Times dit: « Si la moitié seulement de ce que l'on dit est vrai, si les armes, les équipements et des généraux capables sont prêts comme le sont les soldats, la victoire des Français ne sera peut-être qu'une question de temps. Il est évident que l'on commence à devenir fort inquiet à Versailles au sujet du résultat final de la lutte. » Et quoi qu'il en soit pas certain que les Français

puissent battre leurs ennemis, cependant il faut se rappeler que les armées peuvent être dévotées par la fatigue et l'épuisement aussi bien que par la défaite et que les privations, les souffrances infligées par les intempéries de la saison, par une surveillance harassante, par des alarmes continuelles, par la nostalgie, accablent les troupes devant Paris, tout aussi cruellement que la famine et l'ennemi prouveront ceux qui valent dans les forts et sur les remparts de la capitale.

FRANCE ET EUROPE.

Les principaux organes de la presse étrangère nous font aujourd'hui la grâce de plaindre nos malheurs, et regrettent, pour la plupart, l'attitude hostile de leurs gouvernements vis-à-vis d'une nation qu'ils proclament nécessaire au grand équilibre européen et à la cause sainte de la civilisation.

La diplomatie s'est donc trompée à ce point qu'elle n'a point prévu où viendrait aboutir l'hostilité sourde de l'Europe en présence de la plus sanglante catastrophe des temps modernes. A-t-il donc fallu, pour ouvrir ses yeux complaisamment fermés, le bruit sonore d'une nation qui succombe? En vérité, les hommes d'Etat s'avisent à propos de songer à la pondération européenne.

Que nous serions fiers de cette attitude nouvelle si nous devions l'attribuer à une noble sympathie pour un peuple qui, par une suite d'effroyables hasards, de trahisons inouïes, d'inepties sans nombre, a vu en quelques jours trois cent mille de ses fils s'acheminer vaincus vers les rivages allemands, emportant dans l'exil tout l'espoir de la France et jusqu'au souvenir de sa splendeur perdue.

Mais point, il faut avoir le courage de renoncer à cette consolante pensée. La sympathie de l'Europe, chimère; les attendrissements de la presse anglaise, hypocrisie. Sachons bien nous pénétrer de cette vérité: c'est que nos malheurs ont satisfait les mesquines jalousies de nos sœurs les nations. Pas un des peuples de l'Europe, pas un de nos anciens alliés n'a su nous pardonner d'avoir jadis prodigué pour sa défense nos trésors et le sang de nos enfants. C'est que la reconnaissance est une vertu lourde à porter. Accepter un service, c'est presque faire preuve d'infériorité, et quelle nation n'a point, au jour du danger, imploré les secours de la France?

L'Amérique a perdu le souvenir de Lafayette et de Rochambeau, l'Angleterre a oublié les sanglantes hécatombes de Sébastopol, comme aussi l'Italie les champs de Magenta et de Solferino, et c'est là le coup suprême! Que l'Amérique soit ingrate, elle a l'excuse du temps, la génération secourue s'est endormie dans la tombe; que l'Angleterre ait perdu la mémoire, rien de mieux, elle est fidèle à ses traditions, mais l'Italie, oublieuse aussi, quand les ossements de 100,000 Français blanchissent encore les champs de la Lombardie, ô misère!

Il faut donc que nos désastres soient bien irréparables, notre perte bien assurée, nos dernières ressources sûrement anéanties, pour que le Times, cet organe funèbre du moderne Genséric, renonce à la haineuse polémique, et vienne pleurer sur la France rayée de la carte des nations!

Plus d'armes, plus de places fortes, plus d'alliances, plus d'alliances, et qui donc en eut jamais dans le malheur?

Donec eris felix, multos numerabis amico, Tempora si fuerint mibita, solus eris.

Le poète latin présentait la noble politique de la vieille Angleterre.

Quelques larmes de regret à cette France, naguère l'avant-garde des nations, le soutien de quiconque était faible, l'espoir des peuples opprimés, et salut au futur empereur des Germains!

Salut aux torches de l'incendie succédant au flambeau du progrès! Salut au meurtre, au vol, au pillage! Honneur aux fils d'Arminius, contempteurs du droit, champions de la force, héros de l'assassinat! Eh! mais ne méritent-ils point de marcher à la tête des nations, ces brûleurs de villages, ces assassins de vieillards, ces violeurs de femmes, ces massacreurs d'enfants? N'ont-ils point égorgé cette France généreuse, dont la grandeur pesait à tous ces lâches gouvernements qui, jadis, mentaient son or et le secours de ses armées!

Il est vrai qu'un léger sentiment d'inquiétude commence à troubler la satisfaction de nos ingrats voisins. Après